

**LITTÉRATURE**Elena Botchorichvili,
tristesse et bonheur
Page F 3**ESSAI**Portrait de Joseph Facal en toréro
Page F 6**LIVRES**

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

**DU ZOMBI
AU BIZANGO:
l'appel du monstre
de Stanley Péan**

Bizango? Comme le zombi, c'est une figure, moins connue, du vaudou haïtien. Homme caméléon, télépathe capable de lire les pensées, le bizango du dernier roman de Stanley Péan prend la forme d'un être cher à la personne qui est devant lui. C'est un peu un *shape shifter* de la vieille garde de la science-fiction, et on retrace ses frères aussi loin que dans les mythologies européenne, amérindienne, grecque et japonaise. Bizarre bizarre? Le *Bizango* (Les Allusifs) vient hanter Montréal.

CATHERINE LALONDE

Il est tiré de «ces contes qui avaient bercé son enfance en Haïti», écrit Stanley Péan dans son 22^e ouvrage, *ces récits fantasmagoriques ou, la nuit venue, des messieurs en apparence normaux se dévêtaient de leur peau humaine pour révéler l'ignominie qu'ils n'osaient montrer à la lumière du jour. Et si ce n'étaient pas que des contes à tirer dans la grande cour, à la bruyante? Et si de pareilles créatures déambulaient pour de vrai sur terre?»*

«Le mythe du bizango est effrayant», explique Stanley Péan en entrevue au *Devoir*, au-dessus d'un petit déjeuner. De ce monstre, l'auteur a fait, furtif comme le reptile, un ange gardien vengeur. Presque un surhomme. Son polymorphisme est un don autant qu'une malédiction, puisque le bizango perd son identité et ses souvenirs dans la masse de ceux qu'il lit chez les autres.

En s'attachant à la petite putain Domino, qu'il ne peut s'empêcher de protéger, le bizango se mettra à dos tout le gang haïtien du *chief* Chill-O. S'ensuit une chasse à l'homme mortelle.

«C'est un roman sur la perception: comment elle nous influence et change nos comportements. Comme nos perceptions sont influencées par les médias, il fallait qu'ils soient là.» La journaliste Andréa Belviso en est une figure essentielle. «Tous les personnages sont doubles», poursuit Péan, soit par leur identité de néo-Québécois, soit par leurs paradoxes. Le pire mécréant y est aussi philanthrope à ses heures, essentiel à sa communauté. Le bizango lui-même, à la recherche de son identité mais

finalement «très à l'aise de ne jamais avoir à être lui-même». N'est-ce pas là d'ailleurs une image de l'écrivain, être double qui porte les mille visages de ces personnages? Péan arbore un large sourire. «On peut le lire comme ça.»

La peur du noir

«Je me terrifiais à dix ans en lisant Edgar Allan Poe, jusqu'à ne pas pouvoir dormir. J'adorais ça! Une part de moi est resté cet enfant. Le polar, poursuit l'auteur, joue sur les attentes, sur le fait que tu donnes plein d'informations au lecteur sans lui dire lesquelles sont importantes. Le texte policier, selon Jorge Luis Borges, fait du lecteur un paranoïaque, qui doute de tout.» ex-

«Je me terrifiais à dix ans en lisant**Edgar Allan Poe, jusqu'à ne pas pouvoir dormir. J'adorais ça! Une part de moi est resté cet enfant»**

plique Péan entre ses irrésistibles éclats de rire.

L'ancien président de l'Union des écrivains et écrivains québécois (UNEQ) revient sans cesse à l'écriture de nouvelles. «J'aime raconter des histoires, j'aime le court, j'aime la nouvelle plus que quoi que ce soit d'autre. La série télé *The Twilight Zone* a été le grand coup d'envoi de mon envie de devenir écrivain!»

Admirateur de Ray Bradbury, de William Hjortsberg et de Harlan Ellison, Péan adore flirter entre le fantastique et le polar. «Dès que j'envisage narrativement quelque chose, je chavire vers les genres», précise-t-il. Depuis son roman jeunesse *L'Em-*

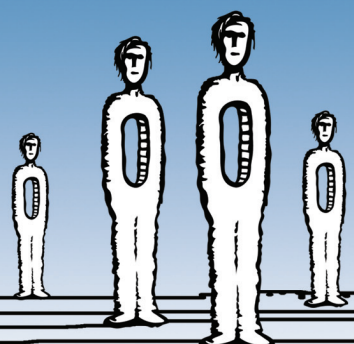
prise de la nuit (Courte Échelle), en 1993, il mêtisse souvent, comme dans le précédent *Zombi blues* (Courte Échelle), les codes du roman noir à la sauce fantastique. C'est ce dernier livre, publié d'abord en 1996, qui a réellement fait entrer l'auteur dans l'œil du public. Et c'est encore *Zombi Blues* qui a ramené Péan, pris par son activisme politique, à l'écriture, quand l'édition italienne, parue l'an dernier, a récolté un succès critique.

La diaspora du français

Le pays natal n'est jamais loin dans les écrits de Stanley Péan, Haïtien de Jonquières, nanti d'un «créole au fort accent sagueyéen». A travers le gang, fictif, de Chill-O, l'auteur occupe ici Montréal-Nord. Ce qui lui permet de jouer avec la musique du créole français typique de cette partie de la diaspora. «Je m'intéresse à ce secteur depuis *Le Tumulte de mon sang* (Québec Amérique), en 1991.» Il a collectionné articles et faits divers sur le démantèlement du gang de Master B. et l'arrestation du chef, «qui avait mon âge à l'époque». Il s'est penché sur les Wolf Pack de Québec.

Les questions de racisme, profilage racial, échos du séisme de 2010, taux de criminalité et surveillance excessive des Noirs sous-tendent *Bizango*. On y rappelle «le fait notoire que quel qu'un à la mairie [de Montréal] a fait des gangs de rue la grande priorité policière de cette ville,

VOIR PAGE F 2: MONSTRE

Patrick Nicol
Partick Moreau
Michel Morin
Marc Chevrier
Bernard LaRivière
Mathieu Bock-Côté
Mathieu Bélisle*Anatomie de
l'homme cynique***l'Inconvénient**
no 44

Aussi dans ce numéro

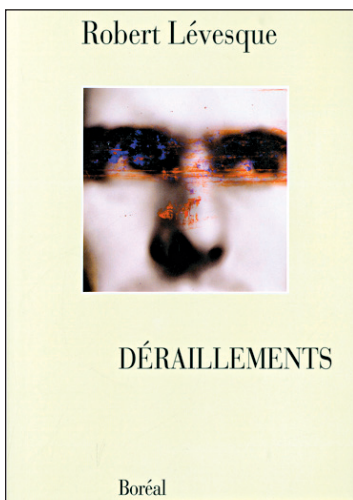
Jonathan Franzen
David Dorais
Gilles Marcotte
Réjean Beaudoin
Geneviève Letarte
Serge BouchardAbonnez-vous en ligne
www.inconvenient.caFinaliste au 26^e Grand Prix du Conseil des arts de Montréal

LIVRES

Robert Lévesque prend toujours un train

LOUIS CORNELIER

On savait que Robert Lévesque, ancien critique de théâtre au *Devoir*, aimait la littérature. On sait maintenant qu'il aime aussi, depuis son enfance rimouskoise, les trains, dont la «grande plainte sifflante» lui est «une invitation au voyage». *Déraillements*, son plus récent recueil d'essais, se nourrit de ses deux amours en plaçant en son cœur des écrivains ou artistes bercés par les rails ou flirtant avec le déraillement.



Les 32 textes qui composent cet ouvrage s'inspirent, dans la plupart des cas, d'une anecdote ferroviaire liée à la vie d'un écrivain, à partir de laquelle Lévesque trace un portrait de son héros. Ainsi, nouvellement médecin, en 1945, grâce au financement de l'armée, Jacques Ferron est affecté au service de démobilisation et doit parcourir le Canada en train. Lévesque raconte alors l'indiscipline joyeuse du toubib et son refus d'apprendre l'anglais. L'écrivain effronté est déjà en germe.

À la même époque, Charles Trenet, qui doit se faire discret en France puisqu'il a «chanté sous l'Occupation», débarque en Amérique. Il chante un peu partout aux États-Unis et en Amérique du Sud, avant d'être invité à Ottawa. «En vagabond», par curiosité, il décide d'aller faire un tour à Québec, en train. En face de la gare, il tombe sur Chez Gérard, café-restaurant, une gargote où, évidemment, personne ne l'attend. «J'aimerais bien chanter ici», lâche-t-il, à la stupéfaction du serveur. Il y sera 25 soirs d'affilée et profitera de son passage pour composer, en une demi-heure, les paroles de *Dans les rues de Québec!*

Robert Lévesque a une réputation méritée de styliste. Il maîtrise, en effet, l'art de créer rapidement une atmosphère, de saisir le lecteur pour l'amener dans un univers inattendu. Or, il lui arrive de trop tabler sur l'évocation, au mépris de la mise en contexte. Certains textes de ce recueil, surtout les premiers (sur Kafka, Van Gogh, London, Butor), laissent ainsi le lecteur au milieu d'une brume décevante. L'éditeur, en quatrième de couverture, parle des textes de Lévesque comme de «mi-essais mi-poèmes en prose, enlevés, frémissants, vifs comme le mouvement d'un rapide dans la nuit». On ne contestera pas la vivacité et le frémissement du style, mais on notera toutefois que le genre «mi-poèmes en prose» ne permet pas à Lévesque de donner le meilleur de lui-même.

C'est en racontant que le chroniqueur donne le goût de le suivre. En racontant le destin d'Attila Jozsef, jeune poète hongrois suicidaire, nourri de Marx et de Freud, mort écrasé volontairement par un train; le parcours de Fats Waller, pianiste de jazz américain et joyeux

drille des années 1930-1940, mort dans un train immobilisé par une tempête de neige près de Kansas City en 1943; le sommeil de l'insomniaque Ravel lors de sa tournée nord-américaine en train en 1928; la gloire du Norvégien Ibsen, à l'occasion de ses 70 ans; le voyage en train qui mènera La Bolduc, alors âgée de 13 ans, de sa Gaspésie natale à Montréal.

On trouve, chez Robert Lévesque, un véritable attachement pour les écrivains et artistes qu'il transforme en personnages. Le chroniqueur est l'antithèse du tacheur qui rend sa copie parce qu'il le faut. Ses lectures sont des expériences entières, dans lesquelles il accepte le pari littéraire, jusqu'au déraillement s'il le faut. Robert Lévesque ne fait pas que parler des écrivains; il vit avec eux, pour le meilleur et pour le pire, et nous invite à faire de même.

Collaborateur du *Devoir*

DÉRAILLEMENTS

Robert Lévesque
Boréal
Montréal, 2011, 176 pages



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Robert Lévesque a une réputation méritée de styliste.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

La louve et les morsures du célibat

La dévorante est une première œuvre alerte, rageuse, rieuse

SUZANNE GIGUÈRE

À la mi-quarantaine, malgré son corps vieillissant, la narratrice de *La Dévorante* constate qu'il n'existe pas d'antidotes à la brûlante passion qu'elle éprouve pour les hommes. Et c'est bien là son problème.

Chaque femme porte en elle une femme sauvage, une femme-loup, explique Clarissa Pinkola Estés, une psychologue américaine d'origine hongroise dans son essai intitulé *Les Femmes qui courent avec les loups* (Le livre de poche, 2001). Ce livre est cité en exergue de *La Dévorante*, le roman de Lynda Dion. Celle qui récupère sa nature sauvage est comme les loups. Elle court, danse, hurle avec eux.

C'est le début des vacances, avec comme fil d'Ariane la pêche. «Juin est suave et juteux comme les pêches je m'en mets partout sur les doigts les avant-bras le jus coule dans mon cou et

laisse des taches sur ma chemise». De la rondeur, du velouté, des couleurs chaudes qui contrastent avec la réalité de la narratrice: divorcée, fragilisée par la mort de sa mère, un an plus tôt, et le départ de sa fille de 20 ans, elle se sent plus seule que jamais.

En ce début d'été, ses histoires de cœur tournent à vide, ses dernières rencontres virtuelles sont éphémères. Sa faim dévorante n'attire que les hommes en quête d'aventures sexuelles. «C'est clair je ne sais pas faire ça m'intéresse à un homme sans perdre la mesure du réel je cours dans toutes les directions comme une poule pas de tête».

Jusqu'où ira-t-elle pour alléger son cœur qui cogne dangereusement? À Cuba, retrouver son amant Manuel: «qu'il s'approche qu'il me touche qu'il m'avale me digère qu'il me tue». Mais ce dernier ne parvient pas à calmer sa faim, à combler son vide. «Je suis en

sol étranger plus célibataire que jamais dégoûtée par l'envie que j'ai des hommes ce besoin d'être aimée à tout prix cette faim que rien ni personne ne peut assouvir cette soif qui me dessèche le cœur je veux boire boire boire».

Deux lignes de force

Roman autour de la quête amoureuse et des morsures du célibat vécu comme une malédiction impossible à défaire, *La Dévorante* carbure à l'autodérision. Le roman est traversé par deux lignes de force: celle de la féministe lectrice d'écrivaines (France Théoret, Yolande Villemaire) qui veut plus que jamais connaître le bonheur de l'indépendance, sans attendre l'autre; et celle d'une amoureuse insatiable qui ne se résout pas à renoncer aux hommes, à trouver l'amour.

Roman à l'écriture emportée, sans ponctuation, présenté sous forme de fragments, qui aboutit à un véritable délire de la phrase, *La Dévorante* est une première œuvre alerte, rageuse, rieuse. Un beau coup d'envoi pour la romancière originaire de Québec, qui vit et enseigne dans les Cantons de l'Est.

Collaboratrice du *Devoir*

LA DÉVORANTE

Lynda Dion
Septentrion, coll. «Hamac»
Québec, 2011, 230 pages

POLAR

Sicilianités

MICHEL BÉLAIR

Ce n'est qu'après une longue carrière au théâtre, à la radio et à la télévision — où il a d'ailleurs adapté certaines enquêtes de Maigret — qu'Andrea Camilleri s'est mis à écrire d'abord de la poésie, avant de se mettre au polar. Situées toutes en Sicile dans la petite ville (fictive) de Vigata, ses histoires mettent en relief la corruption la plus quotidienne et la plus ordinaire que l'on puisse imaginer. Au cœur de l'immense succès qui a fait de lui l'auteur le plus lu en Italie, toutes catégories confondues, s'impose le style irrésistible de son commissaire Salvo Montalbano — cherchez «Vigata» ou «Montalbano» à l'aide d'un moteur de recherche et vous saisissez tout de suite l'ampleur du phénomène.

Heureusement, Camilleri est un vieux lettré et la finesse de son écriture comme la pertinence de son analyse virulente de la société contemporaine étonnent une fois de plus dans ces deux récentes parutions. Le vieux lion mord encore même s'il a franchi la barre des 80 ans... et son traducteur fidèle (Serge Quadruppani) parvient toujours à rendre la saveur d'une écriture qui oscille entre le patois sicilien, l'italien courant et cet indéfinissable entre-deux qui fait le caractère unique des enquêtes du commissaire Montalbano et de ses acolytes.

Dans *Les Ailes du sphinx*, la première histoire, ficelée serrée comme d'habitude, on retrouve le corps d'une jeune femme complètement défigurée dans une décharge publique. Seul signe distinctif: un papillon tatoué sur son épaule qui permettra de mettre au jour un réseau d'exploiteurs. Mais Montalbano et ses hommes auront beaucoup de difficultés à remonter la piste et à saisir les liens entre la jeune fille assassinée et les «activités courantes»; il deviendra rapidement clair que la Mafia n'a rien à voir dans l'affaire. Par contre, le commissaire résoudra le crime en révélant les activités très louches d'un organisme de bienfaisance se cachant sous les jupes d'un monseigneur et d'un petit noble minable. On ne vous en dira pas plus pour vous laisser le plaisir de voir la chose s'éclaircir peu à peu.

Une histoire complexe

La noblesse de l'île est aussi impliquée dans *La*

Piste de sable. Mais pas seulement elle puisque cette fois le clan des Cuffaro essaie de piéger Montalbano. L'histoire est complexe. Elle implique la disparition de deux chevaux de race et le massacre de l'un d'eux qui vient mourir sur la plage de Marinella, par hasard, devant la maison du commissaire. On rencontrera ici des personnages étonnants, dont une séduisante cavalière, Rachele Esterman, et le riche Saverio Lo Duca, qui sont au cœur de l'intrigue avec les hommes des Cuffaro qui organisent des courses illégales à travers le pays. Ici encore, l'histoire est extrêmement complexe et se cache sous une ou deux autres que l'on ne pourra éliminer qu'à la toute fin.

Comme toujours, ce sont les personnages de Camilleri qui rendent ces histoires compliquées absolument irrésistibles. Leur accent plutôt, que l'on devine dans la traduction; leurs habitudes aussi — on pourra même noter au passage quelques recettes de pâtes ou de ragoûts fort intéressantes — et la vie si différente des Siciliens ordinaires et d'autres pas ordinaires du tout. Le tout entrecoupé d'images saisissantes — Montalbano racontant une pêche au harpon sur les bancs de sable avec un oncle en pleine nuit —, des paysages à couper le souffle et des hommes et des femmes imprégnés de l'esprit du lieu. D'authentiques personnages de roman. Riches. Vrais. Au-delà du cynisme, de l'humour facile ou de la morale simpliste.

Si vous ne le saviez pas encore, Andrea Camilleri est un grand écrivain et ces deux livres en font la démonstration de façon admirable.

Le *Devoir*

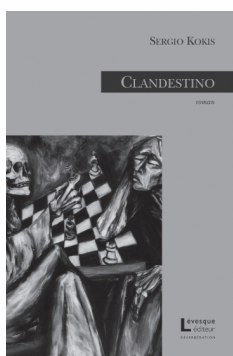
LES AILES DU SPHINX

Andrea Camilleri
Traduit de l'italien par Serge Quadruppani
Fleuve noir/Pocket policier
Paris, 2010, 250 pages

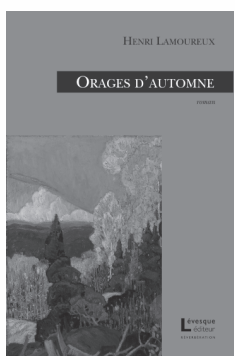
LA PISTE DE SABLE

Andrea Camilleri
Traduit de l'italien par Serge Quadruppani
Fleuve noir
Paris, 2011, 230 pages

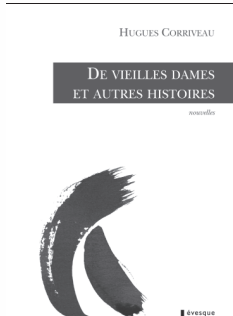
Présentement en librairie



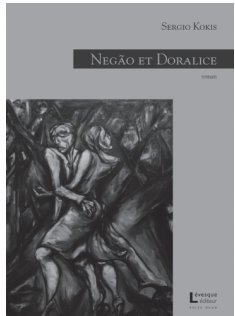
Sergio Kokis
Clandestino
roman



Henri Lamoureux
Orages d'automne
roman



Hugues Corriveau
De vieilles dames
et autres histoires
nouvelles



Sergio Kokis
Negão et Doralice
roman

DISTRIBUTION: DIMEDIA INC.
Courriel: general@dimediaqc.ca
Site Internet: www.dimediaqc.ca

Lévesque
éditeur

MONSTRE

SUITE DE LA PAGE F 1

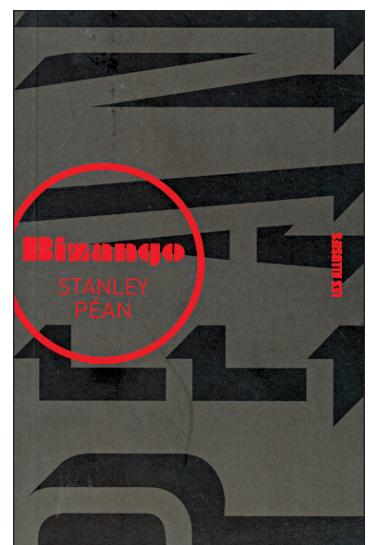
même s'ils ne commettent que 2 % des crimes.» Péan croit que l'inté-

gration haïtienne n'est peut-être pas «si réussie, finalement. La première génération, explique-t-il en entrevue, celle de mes parents,

n'était pas ici pour rester. Personne ne pensait que le régime Duvalier durerait — rien ne durait, alors, en Haïti — et il est resté 30 ans au pouvoir. C'est long. Ils étaient toujours dans ce fantasme du retour. Les générations suivantes sont redevables de cet espace qui n'a pas été occupé.»

Écrivain, Stanley Péan est un être très occupé: homme de radio, animateur de la principale émission de jazz d'Espace Musique depuis 2004. Homme politique, aussi, il vient de laisser, charte oblige, la présidence de l'UNEQ après six ans. Auteur de chansons à ses heures, il demeure porte-parole du Mouvement pour les arts et les lettres. Il partage depuis des années son temps entre Québec et Montréal. Homme caméléon, Stanley Péan? Il éclate de rire:

«Tous les écrivains que j'ai admirés, Albert Camus, Boris Vian, Stephen Alexis chez les Haïtiens, Jacques Ferron, ont pris la parole sur la place publique. Ils ne sont pas restés dans leur tour d'ivoire. On ne peut pas vivre en dehors de son époque: depuis 25 ans, on voit la littérature perdre sa place et son prestige dans l'espace public. C'est lié au triomphe d'une pensée économique. Il n'y a pas de profit



à faire avec la littérature, donc c'est suspect. La culture qui triomphe actuellement est celle du divertissement, du big business, celle qui rapporte tout de suite. Alors que la littérature, c'est un peu comme le slow flood. Ça demande une sédimentation.»

Le *Devoir*

BIZANGO

Stanley Péan
Les Allusifs
Montréal, 2011, 300 pages

Par le lauréat du Prix littéraire
Radio-Canada, catégorie poésie

ALAIN BERNARD MARCHAND
Jours inouïs



LES HERBES ROUGES/POÉSIE

LITTÉRATURE

Elena Botchorichvili, tristesse et bonheur mêlés

C'est un roman bref. Trop bref. Pas du genre à développer, à en remettre, l'auteure de *La Tête de mon père*. Les quatre autres romans qu'elle a publiés depuis une douzaine d'années font, en tout, à peine 400 pages. C'est dans l'ellipse, le minimalisme que ça se passe, pour Elena Botchorichvili.

Cette Montréalaise d'adoption se distingue aussi par l'éclairage, chaque fois particulier, qu'elle jette sur l'Union soviétique. Sur la Géorgie, en particulier, qu'elle a quittée en plein chambardement, au début des années 1990.

À chaque livre, qu'elle écrit en russe, un morceau du puzzle se met en place. Le même procédé est utilisé à l'intérieur même de chaque roman. On avance par petites touches successives, concentriques, sans égard pour la chronologie.

Cette écrivaine n'explique pas les choses, elle les montre. Ses phrases sont courtes, imagées. Sans liens apparents, très souvent. L'impression qu'elle saute du coq à l'âne.

Où s'en va-t-elle comme ça?, se surprend-on à se demander. Elle ne prend pas la peine de le préciser, elle y va, elle file. Puis, au détour, ce qui nous avait paru nébuleux revient, éclairé autrement. Et l'illumination se produit.

C'est sans en avoir l'air que

le récit se déploie, nous empoigne, nous séduit, nous émeut. Dans le roman *La Tête de mon père*, c'est particulièrement réussi. On entre dans ce livre par une petite porte, qui nous conduit à une autre porte, et ainsi de suite.

On sait dès le début que la tête du père dont il est question dans le titre est quelque part sur une montagne, en Géorgie. Mais on n'apprendra qu'à la toute fin pourquoi, et dans quel contexte, cet homme l'a perdue.

La guerre sociale

Entre-temps, on aura vécu, par morceaux, par petits bouts, avec une famille géorgienne. D'abord sous le communisme. Puis après le démantèlement du régime soviétique. En passant par l'éclatement de la guerre civile en Géorgie.

À propos de cette guerre-là, justement, cette guerre «provinciale» passée inaperçue pour bien des gens, l'auteure, dans son humour en apparence inoffensif mais corrosif, note: «De quelle façon commence une guerre provinciale de nos jours? Des idiots se jettent en avant, des types intelligents se précipitent derrière eux pour les arrêter. Mais tous se retrouvent morts par terre.»

Nous sommes au sein d'une famille géorgienne, mais vue par un membre du clan, après son éclatement. L'éclatement



© MARTINE DOYON

Elena Botchorichvili publie son cinquième roman, *La Tête de mon père*.

de cette famille comme métaphore de l'éclatement du régime soviétique: on peut lire *La Tête de mon père* de cette façon.

Mais aussi, on y sent la nostalgie du pays perdu dans un système condamné à mourir.

Celui qui raconte cette vie-là, le fils du clan, confie: «Maintenant, bien des années après, la haine et l'amour de l'Union soviétique vivent en moi de façon simultanée. J'ai vécu la mort du pays où je suis né comme celle d'un être aimé qui a terriblement souffert. Et on voulait qu'il meure parce qu'on l'aimait.»

Tristesse et bonheur

C'est la grande force du roman: cette tristesse et ce bonheur mêlés, tout au long du récit. Cette ambiguïté, cette contradiction irrésolue. Et cette volonté incessante de rendre palpable ce qui a disparu, de rendre compte de ce que ça fait que de l'avoir à jamais perdu.

C'est aussi un hommage à ses parents, qu'il rend, ce fils devenu vieux. Un hommage à ce père qui «avait une telle envie de bonheur» et à cette mère qui n'était pas une femme, «mais une vraie fête».

À eux seuls, ces personnages colorés, théâtraux, plus grands que nature, sont jubilatoires au possible. Lui, qui écrivait des discours pour les puissants, les hauts gradés, lui, «le plus petit des grands hommes», entêté comme pas un, amoureux fou de sa femme mais constamment en train de se chamailler avec elle. Et elle, elle surtout, ancienne acrobate, ventriloque, «grande actrice méconnue», d'une beauté à couper le souffle.

Il vit maintenant au Canada, le fils du clan. Et c'est à son

fil qu'il s'adresse aujourd'hui. Son fils qui veut aller voir la tombe de son grand-père, en Géorgie. Roman de la transmission, de la mémoire, *La Tête de mon père*.

Comment le fils peut-il parler à son propre fils de la tombe de son grand-père, de l'endroit où elle se trouve, et de ce qu'elle contient, sans retracer toute l'histoire? L'histoire de son pays, de sa famille.

C'est à cela que le fils s'adressant à son fils se résout enfin aujourd'hui. Dans une longue lettre, qui donne un roman trop court, bien trop court.

LA TÊTE DE MON PÈRE

Elena Botchorichvili
Traduit du russe par Bernard Kreise
Boréal
Montréal, 2011, 80 pages



LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Le désir d'être un ver

La suite du remarquable carnet landais de Jean-Pierre Issenhuth

CHRISTIAN
DESMEULES

Parmi les anecdotes qui, parfois, ponctuent la vie du critique, figure à coup sûr en bonne place le fait de retrouver l'une de ses propres phrases imprimées en quatrième de couverture d'un livre qu'un éditeur n'a jamais pensé à lui envoyer.

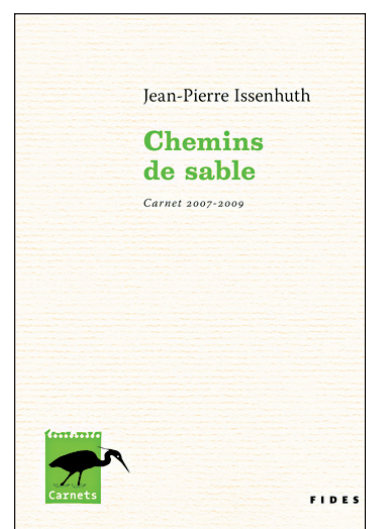
Déjà que faire de la pub, aux yeux de certains éditeurs, c'est un peu s'abaisser. S'il fallait en plus se mettre à ramper... Jean-Pierre Issenhuth publiait en 2009 le *Cinquième monde* (Fides), où il se faisait lecteur minutieux, contemplateur actif et chercheur d'infini atteint de la passion du dehors. «On sort de ces pages un peu étourdi et enchanté», disait quelqu'un à propos de ces carnets d'écrivain.

Enraciné sur sa petite terre des Landes françaises, bichonnant sa «cabane-isba» et ses canards, expérimentant dans son potager, à la façon d'un gentleman-farmer, l'écrivain n'a pas depuis abandonné la gymnastique de l'écriture et a poursuivi consciencieusement l'expérience du carnet, mais «à temps perdu», prend-il soin de préciser.

Ils sont trop rares, les essayistes qui mélangent l'infiniment «petit rien», le banal porteur de sens et le dilettantisme littéraire ou scientifique. Heureusement qu'il y a chez eux quelque chose d'intemporel. On peut ainsi encore lire aujourd'hui les trois tomes des *Papiers collés* de Georges Perros, les *Semaisons* de Philippe Jaccottet sans urgence. Cette qualité nourricière, c'est un peu aussi celle que possède l'écriture de Jean-Pierre Issenhuth, écrivain récalcitrant, poète, ex-critique et jardinier né en 1947.

L'univers de l'ombre

Chemins de sable, nouveau volume de son carnet qui couvre les années 2007 à 2009, fait l'éloge du ver fousseur et de tout «l'univers de l'ombre». Soit tout ce qui demeure invisible pour les yeux et se produit à une lenteur subhumaine:



le brassage des éléments, la digestion, l'oxygénation patiente. En plus de son utilité essentielle, le lombric est également un modèle de discrétion. Une vertu capitale pour l'auteur de ces carnets, qui emprunte à ses «frères estimés» leur ténacité et leur modestie, mais s'inspire

Vivre autant qu'écrire (ou lire ou jardiner) commandent des efforts et une vigilance de tous les instants

aussi de leur art d'alchimistes de la matière brune.

Car faire du neuf avec du vieux, voilà qui pourrait assez bien décrire le processus qui guide l'écriture de carnets: «La littérature est un gigantesque dépotoir où je cherche des bouts de bois ou de ferraille qui pourraient servir. La rouille et la pourriture ont fait leur œuvre, il n'y a plus grand-chose de bon, mais on ne sait jamais d'avance. Il m'est arrivé de ramasser des planches et des madriers non traités qui s'étaient parfaitement conservés après des années d'exposition aux intempéries.»

Jean-Pierre Issenhuth ajoute cette fois à ce carnet, dirait-on, une conscience plus aigüe de son activité de diariste. Au fil des pages et des jours, il y fait abondamment référence à quelques écrivains qui ont non seulement pratiqué cet exercice d'épuration du quotidien mais qui y ont aussi réfléchi: Léautaud, Valéry, Gombrowicz, Charles Juliet.

Un intellectuel musclé?

Le 24 janvier 2009, la tempête Klaus s'abattait sur tout le sud-ouest de la France. Résultat: 200 000 hectares de forêts des Landes ravagés. Issenhuth, aux prises avec la toute-puissance de la nature qu'il aime tant, est ramené à son insignifiance mesurée. Arbres cassés et déracinés un peu partout dans la région, deux épicéas tombés sur son toit: l'écrivain-jardinier relève ses manches, souscrit à la nécessaire alternance de travail physique et des «loisirs intellectuels» — faisant sûrement ainsi un peu mentir Plume Latraverse lorsqu'il chante «A-t-on déjà vu sur Terre un intellectuel musclé?».

Vivre autant qu'écrire (ou lire ou jardiner) commandent des efforts et une vigilance de tous les instants: «Travailler sans cesse à rouvrir l'horizon (n'importe comment, à coups de pied, à coups de pelle, avec un pic, un ficher ou autre chose) est une entreprise qui demande un cœur jeune, tant sont nombreux ceux qui s'appliquent à reboucher immédiatement les passages ouverts.»

Sa position à l'égard de l'écriture est bien sûr paradoxale — et peut-être aussi un peu provocatrice. Rencontrant des gens pour la première fois, il avoue qu'il préfère se présenter comme «pelleleur de fumier» que comme écrivain.

La volonté de n'être rien, dans le monde et la société, confie celui qui note des choses «à temps perdu», entre deux dialogues amoureux avec ses canards, se résume à cette curieuse tentation d'exister: «Il a pris pour moi la forme du désir d'être un ver et de disparaître.»

Mais pas tout de suite, souhaitons-le, pas avant d'avoir remué ciel et terre.

Collaborateur du Devoir

CHEMINS DE SABLE.
CARNET 2007-2009

Jean-Pierre Issenhuth
Fides
Montréal, 2010, 380 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Un film romancé

Le cinéaste Patrice Leconte publie un nouveau roman

FRANÇOIS LÉVESQUE

Il y a quelques années, le cinéaste français Patrice Leconte a annoncé qu'il cessait de tourner. Puis il a commis un autre film, pas son meilleur, et un de plus encore. Il est actuellement en tournage. Ce qui ne l'a pas empêché de publier début mars le recueil d'entretiens *J'arrête le cinéma*. Sa nouvelle passion? L'écriture romanesque. Et le cinéma, toujours, en fin de compte. Ceci expliquant cela, son nouveau roman, *Villa Bella*, s'apparente fort à un scénario avec ses descriptions d'actions précises, succinctes, et ses images telles «Des silhouettes furtives passent à l'avant-plan, se hâtant vers quelque refuge...».

Au narrateur omniscient, on imagine volontiers se substituer l'objectif de la caméra de Leconte, qui revisite ici le même romantisme désuet, la même fantaisie surannée que dans *La Fille sur le pont*, d'heureuse mémoire. Or ce qui sur l'écran enchantait, sur la page ennue. D'entrée de jeu, l'auteur met la table en expliquant combien la plage de Riva Bella est démodée, annonçant implicitement au lecteur que le récit le sera tout autant.

Et de fait, il l'est, avec ce prestidigitateur qui, largué par son épouse et assistante pour un chanteur de pomme gominé, fait la connaissance d'une jeune reporter à l'œil brillant et à la cuisse ferme. Sauf que tout cela manque singulièrement de naturel. Quand Leconte décrit une rosace en stuc, on sent le carton-pâte. Pire, Tony Garbo, le protagoniste désœuvré vaguement alcoolisé, ne devient jamais un personnage tridimensionnel. On n'y croit tout simplement pas: ni à lui, ni à son univers, ni à son histoire. Les autres personnages sont à l'avenant, figures schématiques, surtout les femmes: cette ex au machiavélisme évanescant et cette sémillante journaliste. La misogynie bon teint n'est jamais loin. Quoique cela s'inscrivait peut-être dans la logique de l'exercice rétro.

Leconte offre ça et là de

charmantes formules, par exemple lorsqu'il qualifie de «pléonasmie de bord de mer» les pulls et t-shirts rayés bleu et blanc. Son style est clair et concis, mais l'aspect fabriqué de la proposition n'en demeure pas moins patent. On aurait bien voulu, mais au final, ça

empeste la poussière plus que ça n'embaume la nostalgie.

Collaborateur du Devoir

RIVA BELLA

Patrice Leconte
Albin Michel
Paris, 2011, 203 pages

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS

Du 14 au 20 mars 2011

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)

Romans québécois		
1	Dans mes yeux à moi	Joséito Michaud/Libre Expression 4/2
2	Le jardin du docteur Des Cèllets	Denis Monette/Logiques 1/4
3	Le secret du coffre bleu	Lise Dion/Libre Expression 2/8
4	Les folles années • Tome 1 Les héritiers	Jean-Pierre Charland/Hurtubise 3/3
5	Revenir de loin	Marie Laberge/Boréal 5/21
6	La force de vivre • Tome 4 Le courage d'Élisabeth	Michèle Langlois/Hurtubise -/1
7	Pas ce soir ma chérie, j'ai mal à la tête	Isabelle Dube/Intouchables 6/3
8	Ru	Kim Thúy/Libre Expression 8/18
9	Les folles années • Tome 3 Thalie et les âmes d'élite	Jean-Pierre Charland/Hurtubise 7/3
10	Cherchez la femme	India Desjardins et al/Québec Amérique 9/7

Romans étrangers		
1	Le mensonge dans la peau. La ruse de Bourne	Eric van Lustbader/Grasset 7/2
2	Demière nuit à Twisted River	John Irving/Seuil 1/4
3	Les imperfectionnistes	Tom Rachman/Grasset 5/9
4	Une nuit, sur la mer	Patricia J. MacDonaki/Albin Michel 2/4
5	La rivière noire	Amelkour Indridason/Métailié 8/2
6	Marina	Carlos Ruiz Zafón/Robert Laffont 4/9
7	La chute des géants • Tome 1 Le siècle	Ken Follett/Robert Laffont 9/25
8	Aminata	Lawrence Hill/Plaine lune 6/3
9	Mercl pour les souvenirs	Cecelia Ahern/Flammarion 3/2
10	Faute de preuves	Harlan Coben/Belfond 10/2

Essais québécois		
1	Maïa Inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec	André Côté/André Noël/Homme 1/21
2	Il y a trop d'images. Textes épars 1993-2010	Bernard Émond/Lux 4/7
3	Une année en Espagne	Joseph Facal/VLB 2/4
4	L'envers de l'assiette	Laure Waridel/Écosociété -/1
5	Babyboomerang. Le retour des baby-boomers idéalistes...	Serge Cabana/Homme 3/2
6	Cyberpédophiles et autres agresseurs virtuels	Patrice Corriveau/Jacques Fortin/VLB -/1
7	Le remède Imaginaire	Benoit Dubreuil/Guillemo Morais/Boréal 5/3
8	La crise fiscale qui vient	Bridgette Alpin/VLB 6/6
9	Tintin et le Québec. Hergé au cœur de la Révolution tranquille	Tristan Demers/Hurtubise 9/2
10	L'andaté. Le cancer de l'âme	Louise Reid/JCL 7/29

Essais étrangers		
1	Indignez-vous!	Stéphane Hessel/Indigène 1/8
2	L'oligarchie ça suffit, vive la démocratie	Hervé Kempf/Seuil 4/6
3	Une brève histoire de l'avenir	Jacques Attali/LGF 3/3
4	Faut-il manger les animaux?	Jonathan Safran Foer/L'Œilvier 2/6
5	Futurs proches	Noam Chomsky/Lux 8/3
6	Tous ruinés dans dix ans?	Jacques Attali/LGF 5/4
7	Le nouveau gouvernement du monde : Idéologies...	Georges Corm/La Découverte -/1
8	Faire confiance à la vie	Hans Kling/Seuil 6/4
9	Le dérèglement du monde. Quand nos civilisations s'épuisent	Amin Maakouf/LGF 10/7
10	Le monde en 2025	Niccolò Gnesotto/Giovanni Grevi/Pocket -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 152 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

L'homme qui n'aimait pas les trotskistes



LOUIS HAMELIN

Nathuram Godse. James Earl Ray. Mark Chapman. Sirhan Sirhan. Lee Harvey Oswald. John Wilkes Booth. Ramon Mercader. Les noms de ces hommes, illuminés par l'éclair et la poudre, brillent à jamais telles des étoiles solitaires dans l'histoire. Que l'homme dont ils ont pris la vie se nomme Gandhi, Luther King, Lennon, Lincoln ou Kennedy, leur gloire à eux, comme celle d'Erostrate qui incendie le temple d'Artémis à Ephèse dans le seul but de devenir célèbre, s'est logée à la manière d'un projectile dans la biographie de ces grands disparus. Des susnommés, quatre sont Étatsuniens, un cinquième est Palestinien, mais c'est en Californie qu'il devient le tireur supposé isolé qui a descendu Bobby Kennedy à l'hôtel Ambassador.

Les liens savamment occultés qui rattachaient certains de ces prédateurs solitaires aux nébuleuses de différents services secrets sont aujourd'hui commodément rangés dans le tiroir aux conspirations. Ainsi, au début de mars, un avocat réclamait la remise en liberté de Sirhan Sirhan (l'assassin de Bobby) sous le prétexte qu'il aurait subi un lavage de cerveau au moment du crime et ne pouvait, en canardant sa victime de face, à trois mètres, avoir tiré le coup fatal entré derrière l'oreille gauche du sénateur. Les identités personnelles embrouillées qui résultent de ce genre de manigances ont le don de décourager les historiens et celui de séduire les romanciers.

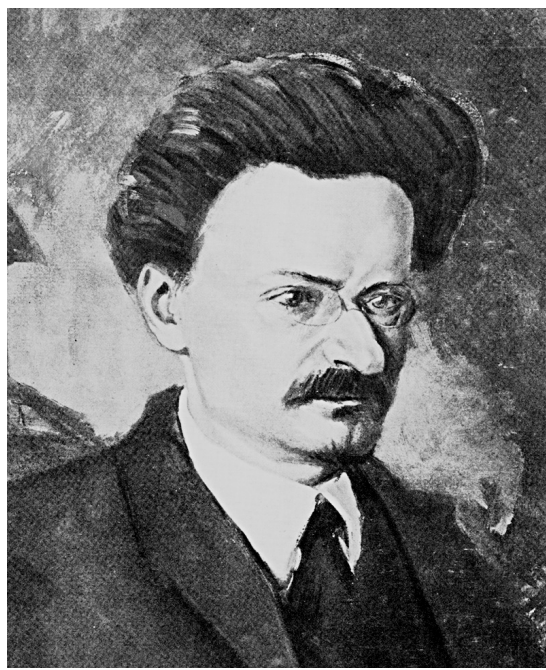
Le dernier nom de la liste est celui d'un catalan, ancien de la guerre d'Espagne. Ramon Mercader, *«l'homme qui aimait les chiens»*, est aussi cet agent soviétique qui, dans la peau d'un Belge nommé Jacques Mornard, maniait le piolet le plus célèbre de l'histoire lorsque la pointe acé-

rée de ce dernier fracassa le crâne mis à prix de Leon Trotski, en son exil de Coyoacan au Mexique. Après une vingtaine d'années à dormir sur son secret dans une geôle mexicaine, Mercader, décoré par Khrouchtchev, séjournera en Union soviétique à la même époque qu'un certain Lee Harvey Oswald (vraiment aucun rapport, juré promis !) avant d'aller finir ses jours à Cuba, où ses pas croiseront ceux d'Ivan Cardenas Maturell, fictif écrivain et créature du très réel romancier Leonardo Padura.

1) L'exil de Trotski, de la steppe inhospitalière de son pays aux bras beaucoup plus accueillants de Frida Kahlo, en passant par la Turquie, la France et la Norvège; 2) la manipulation et la transformation d'un militant communiste espagnol en agent du NKVD, simple dent de l'engrenage de la machine de mort stalinienne; 3) les confidences d'un Mercader toujours hanté par le cri d'agonie de sa victime, et en train de mourir lui-même, à un jeune auteur cubain progressivement désillusionné par la fin brutale du rêve de justice incarné par la Révolution triomphante, par la pénurie chronique, la chute définitive de l'Utopie et le «unhappy end» d'une fiction marxiste interminablement agonisante dans son bastion tropical abandonné à lui-même après 1989, devenu la prison insulaire d'une fiction collective qui étouffe sous ses propres mensonges déguisés en idéaux. Ces trois grandes trames, Padura, créateur du détective Mario Conde dont j'ai jusqu'à présent négligé de lire les enquêtes, les a entrelacées de main de maître.

S'entre-déchirer

Chiens de trotskistes. Il me semble avoir moi-même lu cette insulte dans les feuilles marxistes dont la rhétorique téléguisée de haut et de loin, à la fin des années 80, ne faisait pas dans la dentelle quand il s'agissait de s'entre-déchirer à gauche. Je me revois, voulant rentrer six pieds sous terre à la porte du cégep de Bois-de-Boulogne, refuge bien connu de bolles et de fils à papa, ma copie de *En lutte!* à la main, me prenant pour Sartre à l'entrée des usines Renault. J'avais fini par fourrer cette littérature révolutionnaire dans ma chemise à carreaux et, tournant le dos aux aspirations du prolétariat mon-



SOURCE INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

Léon Trotsky (1879-1940)

dial et fuyant l'ennemi de classe, par déguerdiner sans demander mon reste. Et à bien y penser, six pieds sous terre c'est, dans des pays un peu moins bien abrités des secousses de l'histoire que le nôtre, là où ont abouti bien des militants sincères dont les convictions froidement sacrifiées sur l'autel de la paranoïa stalinienne auront servi de chair à canon idéologique à la maison mère du Paradis des Travailleurs.

On croyait déjà tout savoir de l'absurde pouvoir qui fut celui de Joseph Staline, véritable Caligula moderne, rien d'autre au fond que la brute sauvage et retorse qui réussit l'exploit de se hisser au sommet d'une bureaucratie byzantine, puis d'inculquer à quelques centaines de millions de personnes une forme de terreur primitive pire que la mort, métamorphosant un grand empire en jouet de la peur et en engin de destruction. Parce qu'on a lu les écrits de Victor Serge et un roman tel que *Les Soldats de la*

nuît, d'Alan Furst, on croit en savoir beaucoup, sinon même être allé au bout de cette ombre qui s'est allongée sur le monde, mais la profondeur de la terreur stalinienne semble décidément inépuisable, comme si de sa noirceur même surgissaient sans cesse de nouvelles formes et de nouvelles questions capables d'éclairer jusqu'aux confins désolés de l'âme humaine, pour ne rien dire d'un présent historique dans lequel Poutine, l'ancien du KGB, joue les tsars à la semi-retraite.

On savait pour la farce des procès, l'ampleur des purges (*«fusillé en 1937»* est une expression qui revient avec une insistance proprement vertigineuse dans les *Mémoires* de Serge), le cynisme avec lequel les Soviétiques, en Espagne, torturèrent et assassinèrent leurs alliés du camp républicain avant de faire main basse sur les réserves d'or du pays et d'abandonner le reste à Franco. Il manquait sans doute encore, à ce vaste panorama des séquences d'un siècle communiste où la peur et la duplicité se partagent la plupart des rôles, le point de vue cubain sur cette déroute d'une alternative politique qui, exception faite de l'ubuesque régime nord-coréen, semble présentement tirer ses dernières cartouches dans l'île de Fidel, ultime réduit socialiste reconstruit en paradis sexuel pour messieurs d'âge mûr.

Ce qui frappe dans ce très grand roman de Padura (et l'attentat mortel contre Trotski en offre l'illustration parfaite), c'est que la terreur stalinienne n'a pas seulement recouvert le sixième du monde, mais bien la planète tout entière. Combinaison redoutable, le tyran psychopathe disposa, au royaume des ombres, de la machine secrète la plus impitoyable de l'histoire. Nul ne pouvait se croire à l'abri, nulle part. Et Trotski, qui contribua à enfanter le monstre, le savait mieux que quiconque, lui dont un piolet, bien loin des éblouissants sommets jamais atteints, répandit la matière grise bolchévique, terreau de la révolution permanente.

L'HOMME QUI AIMAIT LES CHIENS

Leonardo Padura
Traduit de l'espagnol par René Solis et Elena Zayas
Métailié, Paris, 2011, 671 pages

LITTÉRATURE ANGLAISE

Les Imperfectionnistes ou les chroniques d'un quotidien

ÉMILIE FOLIE-BOIVIN

Un journal italien. Onze nouvelles. Une rédactrice en chef, une lectrice, le directeur de la publication, des correspondants étrangers, le directeur de la publication, une poignée de journalistes. Et l'esquisse parfaite des misères de leur vie et de leurs drames quotidiens. Dans *Les Imperfectionnistes*, du Londonien Tom Rachman, personne ne correspond au portrait habituel du scribe héroïque assoiffé de pouvoir.

Le pigiste du Caire attend que la nouvelle lui tombe dessus, le vieux correspondant pa-

risien propose un sujet bâclé pour payer son loyer, la secrétaire de rédaction persécutée craint qu'on lui montre la porte et, dans l'avion, la directrice des ressources humaines réalise qu'elle est assise à côté d'un employé qu'elle vient de virer.

L'auteur, qui a travaillé à l'Associated Press et l'*International Herald Tribune*, a égratigné leur image pour mettre à vif leur profonde humanité. Le quotidien italien subit le même traitement; entre les nouvelles de son premier roman, Tom Rachman a glissé des chapitres sur l'histoire du journal, sur ses années glorieuses, jusque sur

son déclin tout aussi vibrant d'actualité que les névroses dont sont affligés ses personnages.

Reliés sous cette même couverture, ces bouts de vie sont livrés avec rythme et punch par un auteur qui sait rendre plus vrai que nature l'être humain — et le journaliste — dans sa plus simple expression.

Le Devoir

LES IMPERFECTIONNISTES

Tom Rachman
Grasset, 2011
392 pages



ROMAN QUÉBÉCOIS

L'art de voyager léger à dos de bonheur

Mélissa Verreault n'a que 27 ans. Journaliste et adjointe à la rédaction du magazine *Urbania*, elle signe un premier roman d'une grande fraîcheur, où son personnage féminin apparaît dans toute sa nudité, fragile et émouvant. Un roman qui oscille entre la quête identitaire et le devoir de bonheur, où l'écriture a un goût d'éternité.

SUZANNE GIGUÈRE

«**C**ertains mots ont des conséquences plus pesantes que d'autres. "Je m'en vais". Je l'ai dit. Maintenant, il faut que je le fasse.» Aux prises avec une rupture amoureuse et une crise existentielle, Ariane décide de prendre le premier vol disponible. Arrivée dans la salle d'embarquement, elle est

doigt sur le moment exact où tout a foutu le camp. Le jour où elle a annoncé à son compagnon qu'elle était enceinte, lequel lui a répondu qu'il n'était pas prêt? Ariane se concentre. «On passe sa vie à attendre le bon moment. Ce qui fait qu'il y a des choses qui ne naissent jamais et d'autres qui meurent trop tôt.»

Ariane musarde, hume l'air estival, s'arrête dans une librairie, attend, observe

des personnes étranges, généralement absentes de la vision des promeneurs pressés. Elle cadre un itinérant dans son viseur. Tant de raisons pour lesquelles on se retrouve à la rue... Perte d'emploi, perte d'un enfant, pays en guerre. Au verso de la photo, elle écrit un seul mot: courage. «Celui dont j'ai souvent manqué.» Un autre regard de biais, attentif, mêlé d'empathie et de sollicitude, pour une femme qui vient chercher avec douceur son homme bourré.

«Une carte postale pour te faire voir toute la tendresse que la douleur peut engendrer.»

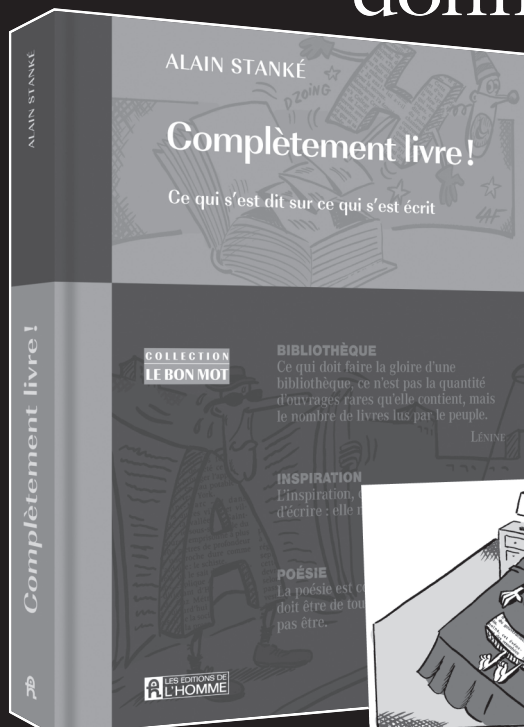
Après deux mois de déambulations, Ariane doit trouver une manière élégante d'amortir sa propre chute. «Dans la jungle de la solitude, un beau geste d'éventail peut faire croire à un paradis», écrit André Breton dans *Arcane 17*. Une soif nouvelle monte en elle. Ariane savoure la volupté d'une étreinte passagère. Elle s'approche tranquillement du bonheur. Le voyage tire à sa fin. «L'air est jaune et dorénavant ça ne peut qu'aller mieux (...) j'ai la journée devant moi et la vie au complet en dedans.»

Collaboratrice du Devoir

VOYAGER LÉGER

Mélissa Verreault
La Peuplade
Chicoutimi, 2011, 226 pages

Alain Stanké donne sa langue au livre!

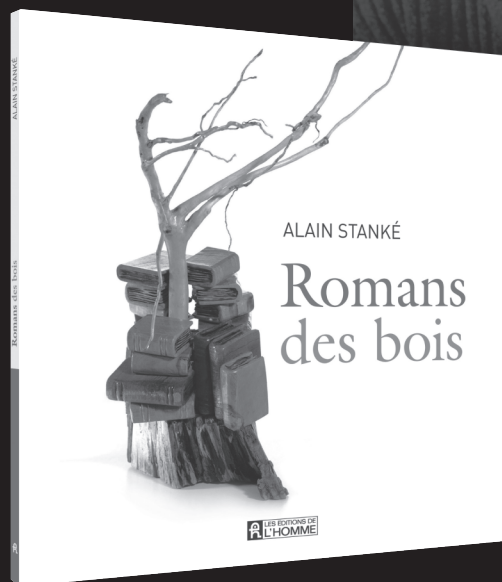


Portrait unique du livre avec un grand L, dans lequel les fragments d'éloquence intemporels côtoient les crocs-en-bouche surprenants... Illustrations de Robert Lafontaine.

Extrait: «De tous les monuments de l'homme, le plus étonnant est, sans aucun doute, le livre.»

- Jorge Luis Borges

EDITIONS-HOMME.COM



Des brèves de bois reprennent vie sous la verve et l'humour d'Alain Stanké qui taille dans la matière sa passion des livres.

Exposition de ses œuvres au Musée des arts et traditions populaires du Québec à Trois-Rivières, printemps 2011 et itinérante à travers le Québec par la suite.
alainstanke.com

LES ÉDITIONS DE L'HOMME

Une compagnie de Quebecor Media

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Constats de liberté

Que peut la littérature? Que penser de sa plastique, qui la tient, selon l'avis des plus rétifs, dans un espace aussi clos que la tapisserie médiévale pour la licorne? Tel est le propos, aussi exigeant qu'essentiel, qu'on retrouve chez Philippe Beck, Pascal Quignard et Yves Bonnefoy.

GUYLAINE MASSOUTRE

La fiction et le monde interagissent, de sorte qu'*«un livre est la fleur d'un bouquet composé»*, lit-on en postface des *Poésies premières* de Philippe Beck, recueil magnifique. Il se compose des 54 pièces de *Chambre à roman fusible*, des 73 de *Rude merveilleux* et des 4 d'*Inciseiv*, publiés entre 1997 et 2000. Comment évoquer cette dynamique, au regard de laquelle, justement, *«un livre n'est rien sans la provenance des êtres et des choses»*?

De Vico à Denis Roche, en passant par Zumthor ou Joyce, entre autres, Beck y étend sa conception de «l'impersonnelle», ce moi littéraire qui distancie le monde et s'arrache à toute dimension historique pour mieux y combattre sa violence. Impossible de ne pas retrouver, en ces textes contractés, ce qu'un Heiner Müller, le grand dramaturge est-allemand, appelait des «restes», soit les traces, ruines ou signes et affects recueillis par les écrivains postmodernes comme une anatomie.

Lecture ardue mais passionnante, que ces *Poésies premières*, alcool fort d'une expérience langagière au savoir dynamique; la visite de l'âme résiste à ce qu'impose le dehors. *«Scribe de sa trouvaille»* et insoumis, il déparle en révoquant l'histoire des formes littéraires, qu'il

touche telle une fée de sa baguette magique pour contrer le destin, heur et malheur, les habitudes et les passivités.

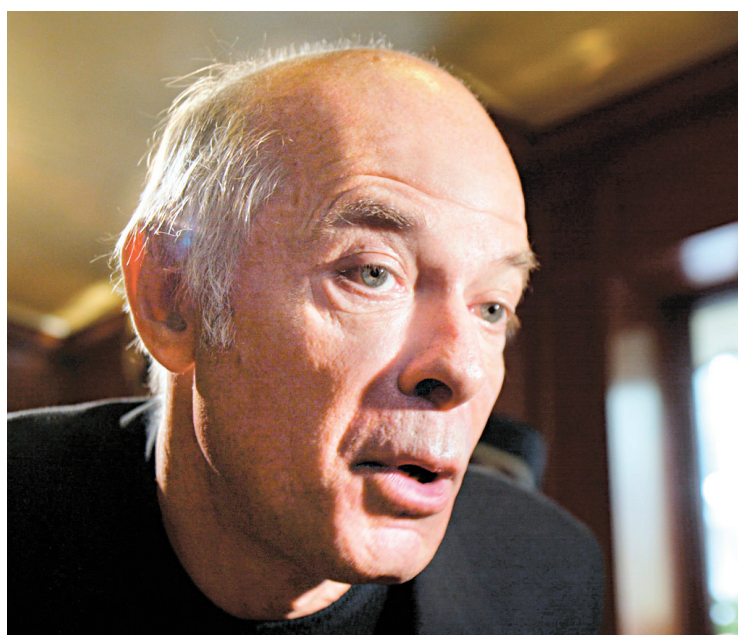
Lucidité critique

Son élocution est contre. Est-il possible de faire son lit de la lucidité critique? Beck le prouve. Tendue, repoussant les limites du chaos sans jamais perdre ses paires de vue, l'éloquence n'y est pas divertissement, mais *«le fort battement d'un vrai»*.

Et si certains pensent la poésie morte, d'autres le démentent. D'abord, le curieux objet *Inter*, de Pascal Quignard. Quand, au sortir d'une grave crise existentielle, l'écrivain jeta en latin sa rage dans un bref poème, *Inter aerias fagos*, anticipait-il les traductions multiples, du meilleur cru? Pierre Alféri, Eric Clément, Michel Deguy, Emmanuel Hocquart, Christian Prigent, Jude Stéfán répondent présents.

L'édition de Bénédicte Gorrillot tient lieu de commentaire à ce poème de Quignard, et tout familier de la polysémie s'en réjouira. Jeu, donc, sur l'intraduisible et le paradoxe du sens, cet *Inter* pluriel, polyphonique, hyper bizarre, fait chevaucher les liens entre beaux esprits.

Loin de nous en exclure, ces torrents affluent ensuite vers le fleuve, *L'Inachevable* d'Yves Bonnefoy. On y retrouve le legs



FRANÇOIS GUILLOT AFP

Pascal Quignard publie un curieux objet, *Inter*.

d'un engagement sans faillir, contre toute inaction: *«la parole survit aux forces qui la menacent»*; *«l'arrière-pays»* de Bonnefoy, qui s'explique, est fait de mémoire lointaine, d'expérience originelle revivifiée.

Lire n'est ni se nimer de leurres ou de brume, ni déraiper. Que Quignard dise en latin *«un sentier qui montait dans la friche»*, qu'un autre surprenne son *«rugissement»*, que Beck énonce *«Petit, envie de lire. / Moins petit, défense. / Futur grand, défense. / Grand, fortement devant. / Tout lire de notre temps lentement.»*, que Bonnefoy livre sa *«pensée figurale»*, ces livres reconfortent puissamment, livrant bataille sans le sang. Cette rationalité souveraine, ils l'opposent aux menaçantes *«jacqueries de l'instinct inéduqué, c'est-à-dire aveugle»*.

Rien de moins dispersant que ces viatiques pour exister.

Collaboratrice du Devoir

POÉSIES PREMIÈRES

1997-2000

Philippe Beck
Flammarion
Paris, 2011, 281 pages

INTER

Pascal Quignard
Argol
Paris, 2011, 167 pages

L'INACHEVABLE

ENTRETIENS SUR LA POÉSIE

1990-2010

Yves Bonnefoy
Albin Michel
Paris, 2010, 532 pages

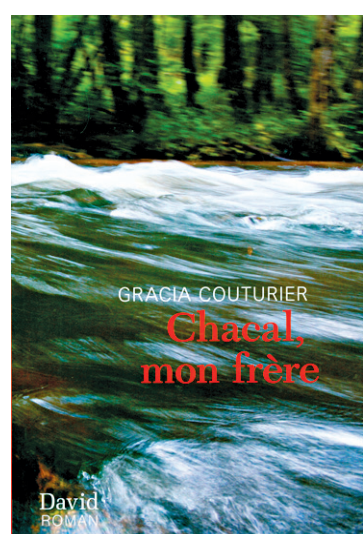
Le Prix des lecteurs Radio-Canada 2011

Chacal, mon frère de Gracia Couturier

Depuis le 19 mars, le Prix des lecteurs Radio-Canada 2011 invite huit lecteurs, jurés d'occasion, à jager la meilleure œuvre francophone écrite hors Québec. Sous la présidence d'honneur d'Antonine Maillet, le jury décidera au fil des semaines lequel, des quatre romans et du recueil de nouvelles en lice, sera déclaré lauréat de cette onzième édition du Prix, le 22 avril prochain. Les finalistes sont Louis L'Allier pour *Les Danseurs de Kamilarri* (Vermillon), Andrée Christensen pour *La Mémoire des ailes* (David), André Lamontagne (David) pour *Les Fossoyeurs*, Gracia Couturier pour *Chacal, mon frère* (David), et Lise Gaborou-Diallo pour le recueil de nouvelles *Lointaines nouvelles* (du Blé).

Chaque semaine, *Le Devoir* présente dans son cahier Livres une des œuvres en lice.

Chacal, mon frère est un roman familial articulé autour de la haine que se vouent deux frères ennemis. Dans un village forestier au milieu du Madawaska, autour de la scierie paternelle, Bruno et Étienne Bellefleur se cherchent, s'égratignent le cœur et l'égo à force coups bas, amoureux ou personnels. Mais un lien invisible, envers et contre eux, les unit. Bruno écrit, en cachette, sous le pseudonyme de Chacal, le récit de sa naissance, la haine de son frère et son désir de vengeance. Ce noir Chacal anonyme devient l'auteur préféré d'Étienne. Le drame familial se poursuit quand la scierie familiale brûle, emportant les parents Bellefleur. Bruno alors plonge dans la folie, et Étienne travaille à devenir, à son tour, écrivain. *«C'est suffisant pour un homme seul»*, dit le roman, *«un homme qui écrit dans la pénombre de la fin du*



jour, le solstice d'été, le jour le plus long de l'année. [...] Étienne sent toute la solitude de sa vie dans son corps. Il écrit, il a toujours voulu écrire. Il le peut désormais, il le fait, mais comme le prix à payer pèse lourd.» Car l'écriture seule, laisse entendre *Chacal, mon frère*, peut libérer, peut avoir un réel pouvoir sur autrui.

Gracia Couturier, de Moncton, a une pratique artistique vaste. Si *Chacal, mon frère* est son troisième roman, elle a signé aussi quatre livres jeunesse, quatre pièces de théâtre et a contribué à plusieurs collectifs de haïkus. Elle intercale d'ailleurs dans la prose de *Chacal, mon frère* des moments de poésie. Couturier est aussi des membres fondateurs du Théâtre l'Escaouette de Moncton, ainsi que fondatrice et directrice du Théâtre de saisons du Centre universitaire de Shippagan.

Le Devoir

CHACAL, MON FRÈRE

Gracia Couturier
Éditions David
Ottawa, 2010, 263 pages

EN BREF

VLB et le roman du Père

François Ouellet, professeur de littérature et auteur, donnera le 28 mars prochain une conférence intitulée Victor-

Lévy Beaulieu et le roman du Père, à l'UQAM. M. Ouellet prépare actuellement un nouveau livre autour de VLB et de Jacques Ferron, et est invité pour l'occasion par la Société d'études beaulieu-siennes. — *Le Devoir*

LITTÉRATURE JEUNESSE

À deux c'est mieux

ANNE MICHAUD

Après avoir charmé les enfants et leurs parents avec l'album *Comme toi!*, Geneviève Côté propose une nouvelle histoire mettant en scène les mêmes personnages, un lapin blanc et un petit cochon rose. Le lapin et le cochon sont de très bons amis, mais un jour, à la suite d'une maladresse de l'un et du manque d'attention de l'autre, une querelle éclate et les deux amis décident de jouer chacun de leur côté. Tour à tour, cochon et lapin tentent de nous démontrer qu'ils peuvent très bien s'amuser seuls, mais ils en viennent rapidement à la conclusion que tous les jeux sont beaucoup plus agréables et amusants lorsqu'on y joue avec un ami.

SANS TOI!

Texte et illustrations de Geneviève Côté
Éditions Scholastic, Toronto, 2011
32 pages, 2 ans et plus

L'amitié, on la cherche parfois très loin alors qu'elle est là, tout près de soi, si près qu'on ne la voit pas. C'est la situation que vivent monsieur Canard et monsieur Lapin, qui

se croisent chaque jour en allant travailler et en rentrant à la maison. Jour après jour, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, qu'ils soient en voiture ou en vélo, ils se voient sans se parler ni même se saluer, chacun refermé sur lui-même, sur sa propre vie et sa propre histoire. Et pourtant, il suffirait de presque rien, d'un bonjour ou d'un salut de la main, pour que monsieur Canard et monsieur Lapin devinrent amis et que la vie de l'un enrichisse celle de l'autre... Lauréat du premier prix international Compostela en 2008, cet album de l'auteure-illustratrice argentine Natalia Colombo surprend par sa sobriété: un minimum de mots, à peine quelques-uns par page, complètent les superbes illustrations, très colorées et texturées, qui donnent vie à cette histoire universelle et intemporelle.

SI PRÈS

Texte et illustrations de Natalia Colombo
Traduction française de Christiane Duchesne
Éditions Imagine, Montréal, 2011
32 pages, 3 ans et plus

Collaboratrice du Devoir

Les Jeudis littéraires

Jeudi 31 mars 19 h 30

Les coups de cœur

de Marie-Claire Blais lus par Diane Cardinal

Lecture d'extraits de Proust, Quiviger, Lalonde, Faulkner et bien d'autres...

«ces anges inspirés qui guident les pas des écrivains dans la ténèbre ou la lumière» (Marie-Claire Blais)

Beaucoup plus qu'une librairie!
Salle de conférences et café-resto
2661 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585
Contribution suggérée de 5 \$

SODEC Québec



74 pages 15\$

L'HOMME QUI EST PARTI ACHETER DU JAMBON, ET CELUI QUI EST REVENU

L'impact d'une lésion cérébrale droite

Danielle Forté, Véronique Girodias et Jocelyne Lacombe

Alors que Simon était à l'épicerie pour acheter du jambon, il a fait un accident vasculaire dans l'hémisphère droit du cerveau. À partir de son témoignage et de celui de sa conjointe, ce livre décrit, dans un langage accessible, certaines séquelles « invisibles » de cette blessure et offre des moyens concrets pour soutenir ceux qui ont à composer avec un tel défi.



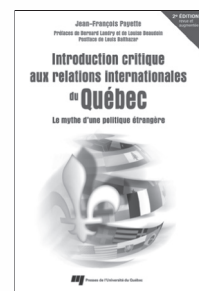
148 pages 20\$

RECHERCHE QUALITATIVE ET CYBER-ESPACE-TEMPS

Crimes en col blanc et autres problématiques contemporaines

Louise Fines

L'auteur montre l'intérêt, dans un contexte d'«histoire immédiate», d'utiliser des données médiatiques, combinées à une pluralité de rapports et de documents, pour mieux comprendre et expliquer les crimes en col blanc, les cas de terrorisme ou encore les scandales de corruption.



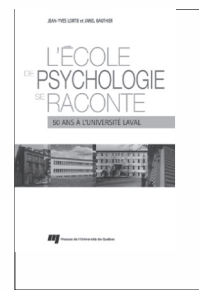
156 pages 20\$

INTRODUCTION CRITIQUE AUX RELATIONS INTERNATIONALES DU QUÉBEC - 2^E ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

Le mythe d'une politique étrangère

Jean-François Payette

Les relations internationales du Québec sont des plus délicates et compliquées car, à la différence des cantons suisses ou des régions belges, le Québec n'a pas accès à la souveraineté sur la scène internationale. À quelles conditions le Québec peut-il et doit-il avoir une politique étrangère? C'est ce sur quoi cette 2^e édition s'interroge.



288 pages 30\$

L'ÉCOLE DE PSYCHOLOGIE SE RACONTE

50 ans à l'Université Laval

Jean-Yves Lortie et Janel Gauthier

Pour commémorer le cinquantenaire de l'École de psychologie de l'Université Laval, les auteurs relatent, à leur façon, les thèmes et les événements qui ont sillonné leur parcours d'étudiant et de professeur.



178 pages 25\$

L'ADAPTATION ORGANISATIONNELLE DANS LES THÉORIES MANAGÉRIALES ET SOCIALES

Walter Gérard Amedro St-Hilaire

À la fois une introduction, une critique et une réflexion sur les concepts-clés des théories managériales et sociales, ce livre rend compte de la relation entre les organisations et leur environnement. L'auteur s'applique à faire ressortir les apports de chaque courant à la théorie organisationnelle contemporaine.

Presses de l'Université du Québec

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Portrait de Joseph Facal en toréro



LOUIS CORNELIER

Joseph Facal est un intellectuel au sens sartrien du terme. Dans son célèbre *Plaidoyer pour les intellectuels*, en effet, Sartre définit ces derniers comme des personnes «ayant acquis quelque notoriété par des travaux qui relèvent de l'intelligence [...] et qui abusent de cette notoriété pour sortir de leur domaine et critiquer la société et les pouvoirs établis au nom d'une conception globale [...] de l'homme». Sociologue de formation, professeur à HEC Montréal et ancien ministre dans le gouvernement du Québec, Joseph Facal, depuis quelques années, dans le *Journal de Montréal* (même pendant le lock-out), à *Bazzo.tv* et ailleurs, applique ce programme en se prononçant sur tous les enjeux sociaux. On peut, bien sûr, ne pas partager sa vision du monde, mais on ne peut pas ne pas reconnaître son importante contribution au débat public québécois.

Le Québec ne manque ni d'experts compétents, ni de chroniqueurs de talent, ni de gérants d'estrade, mais il compte peu d'intellectuels à l'euro péenne, capables de combiner les trois statuts précédents pour faire entendre une voix forte qui se mêle un peu de tout et donne le ton aux débats. Facal en est un.

Une année en Espagne, son plus récent essai, illustre à merveille la posture intellectuelle facalienne. Conçu comme une sorte de journal de séjour hispanique, il contient des considérations sur la politique, l'économie, la culture et l'école espagnoles, qui en inspirent d'autres, sur leurs équivalents québécois. Joyeux, curieux, informé et engagé, Facal y transforme toutes ses expériences en occasions de réflexion et se sert de sa distance par rapport au Québec pour «voir avec

beaucoup plus de clarté ce que les Québécois ont d'unique, mais aussi ce qu'ils partagent avec les autres peuples du monde».

En année sabbatique de HEC Montréal, Facal a vécu à Madrid de juillet 2009 à juillet 2010, en compagnie de sa famille, c'est-à-dire sa femme, deux jeunes enfants et un golden retriever. Il y a enseigné à l'Université Carlos III et en a profité pour visiter le pays de ses ancêtres. Facal, en effet, est né en Uruguay et a émigré au Québec en 1970, mais ses ancêtres sont d'origine espagnole. «On m'a fait visiter le cimetière du village, où reposent plusieurs de mes ancêtres», écrit-il après une visite à Oca. *Je n'ai malheureusement pas le talent d'écrivain qu'il faudrait pour exprimer les sentiments qui m'ont envahi.*

Il ne faut pas trop le croire. S'il n'est pas lyrique, le style de Facal est cependant limpide, efficace et non sans élégance. Quand il raconte ses visites à Saint-Jacques-de-Compostelle, situé dans la région de ses ancêtres, à Tolède, la ville du Greco, à Barcelone, celle de l'architecte Gaudi, et au Prado, le célèbre musée de Madrid, notre guide est instructif et entraînant. «La beauté», écrit-il en amateur d'art comblé, *la vraie, est une drogue dure.*

Sagesse de la corrida

Il semble que la corrida, une tradition mise à mal par les défenseurs des animaux, l'ait aussi envouté. La société québécoise, profondément «moumounisée», écrit Facal, a peur de la mort et la cache. Pour les Espagnols, au contraire, «la mort est une compagne familière», et la corrida ne serait pas étrangère à cette sagesse. Facal, reprenant les arguments d'un écrivain espagnol, en parle comme d'un grand art, créateur de héros populaires (les toreros) et porteur de «l'attitude typiquement espagnole face à la vie: accepter sereinement que l'homme est fondamentalement seul face à la mort, qui peut frapper à tout moment, et qu'il faut savoir affronter cette dernière avec stoïcisme». Pour apprendre cela, la philosophie ne suffit-elle pas? «Moins on comprend, plus on juge», réplique Facal.

Moqueur à l'égard de la télé espagnole, la pire du monde, dit-il, Facal admire toutefois le «sens aigu de l'histoire» de ce peuple, qu'il ne retrouve pas chez nous. «Les Espagnols», écrit-il, *considéreraient comme un tweet fini le politicien qui dirait que, dans [un contexte économique difficile], il faut prioriser [sic] les "vraies affaires" pour justifier de reléguer l'histoire et la culture au dernier rang.*

L'Espagne a été durement frappée par la crise économique. Le taux de chômage, en 2009, s'élève à 18 %, et le déficit public explose. Facal saute sur l'occasion pour nous resservir le credo économique qu'il propose au Québec depuis des années: baisse des impôts, hausse des tarifs et de la taxe de vente, fin de l'endettement, productivité accrue et performance éducative. Il en profite pour rappeler que la société québécoise aurait vécu au-dessus de ses moyens et qu'il «faudra aller là où se trouve vraiment l'argent: dans le système de santé, dans les garderies à 7 \$, dans l'électricité, dans la taxe de vente, dans toutes ces vaches sacrées auxquelles vous ne voulez pas qu'on touche».

Un homme de droite

Facal n'aime pas qu'on l'associe à la droite. Pourtant, il reprend aveuglément toutes les solutions économiques de ce camp et rejette du revers de la main celles de la gauche. Peut-il nous dire quand donc les Québécois ordinaires auraient ambitionné? En se payant collectivement des soins de santé, des écoles et des garderies? Méchants abus! «Depuis trois décennies», écrivait récemment l'historien Jacques Rouillard dans *Le Devoir*, *les salariés n'augmentent pas leur pouvoir d'achat, même si, en général, la croissance économique est au rendez-vous. [...] La richesse se crée, mais les travailleurs salariés n'en voient pas la couleur.* Et l'argent du règlement du déficit serait dans les garderies et dans les poches des étudiants? Il n'y a pas que la beauté, semble-t-il, qui soit une drogue dure; l'idéologie aussi!

Inspiré par les exemples de la Catalogne et du Pays basque, Facal redit sa conviction que la dé-



SOURCE BAZZO.TV

Joseph Facal n'aime pas qu'on l'associe à la droite.

fense des identités nationales reste pleinement d'actualité, plaide avec brio en faveur de la souveraineté du Québec, exprime avec force son rejet du chantage moral multiculturel «qui veut nous faire croire qu'il serait mal d'asseoir les règles collectives sur les valeurs de la majorité» et défend avec émotion une conception plutôt traditionnelle de l'école.

Toréro dans l'arène du débat d'idées, Joseph Facal agit avec panache le chiffon rouge.

louisco@sympatico.ca

UNE ANNÉE EN ESPAGNE

Joseph Facal
VLB
Montréal, 2011, 160 pages

BEAUX LIVRES

À visage couvert

Richard Labbé a entrepris d'explorer l'histoire du masque de hockey et d'en présenter les bijoux

C'est plutôt difficile à croire aujourd'hui, mais il n'y a pas 50 ans, porter un masque pour défendre un filet de la Ligue nationale de hockey relevait pratiquement de l'hérésie. L'idée dominante avait la vie dure: une telle pièce d'équipement nuisait à la vision du gardien de but. Et puis, n'est-ce pas, celui qui refusait d'aller au combat à visage découvert révélait son côté un peu mauviette, indigne d'un sport pour vrais hommes...

JEAN DION

Il aura fallu que, par un beau soir de 1959, Jacques Plante, un esprit indépendant doublé de l'un des plus grands talents de sa génération, sinon de toute l'histoire du hockey, défie publiquement son entraîneur, Toe Blake, pour que s'amorce une évolution des mentalités. Pour que l'on comprenne qu'en même temps que le cerbère voyait sa protection accentuée, il gagnait en efficacité. Cette évolution ne se fit pas sans heurts, mais elle était irréversible et, 15 ans plus tard, le dernier desperado sans masque disparaissait.

Chemin faisant, le masque s'est profondément transformé. D'objet relativement rudimentaire offrant davantage l'illusion de la sécurité qu'une protection réelle, il est devenu un instrument de haute technologie, virtuellement indestructible. Il a aussi pris des allures d'œuvre d'art.

Journaliste sportif à *La Presse* et amateur d'art, Richard Labbé a entrepris d'explorer l'histoire du masque de hockey et d'en présenter les bijoux, en choisissant le spécimen le plus original de chacune des 30 franchises actuelles de la LNH et en interviewant celui qui l'a porté. Résultat: un beau livre, intitulé simplement *Masques*, qui ravira le «tripeux» et entraînera le lecteur dans un fort agréable voyage à travers le temps.

S'y côtoient des supervedettes dénommées Patrick Roy, Martin Brodeur, Ken Dryden et Roberto Luongo, des gardiens qui ont connu leurs heures de gloire, comme Gerry Cheevers, Mike Richter, Mike Liut et John Vanbiesbrouck, mais aussi d'éminents oubliés, tels Murray Bannerman, Bernie Wolfe et Doug Favell (ce dernier, relate Labbé, ayant eu l'honneur d'être le premier à porter un masque de

couleur, peint en orange Flyers de Philadelphie à l'occasion de l'Halloween 1970). Font de même partie de la distribution les masques aux dessins grossiers des années 1970, improvisés par des préposés à l'équipement ou imaginés par des fans adolescents, et les œuvres complexes du XXI^e siècle réalisées par des artistes spécialisés dans le domaine. Où l'on constate qu'on a affaire à plusieurs mondes et à des façons radicalement différentes d'entrevoir le hockey.

Labbé attribue à Dave Dryden, le frère de l'autre, la paternité du masque moderne: Dryden l'ainé fut le premier, il y a une quarantaine d'années, à combiner la structure en fibre de verre qui collait au visage et la grille en vogue en Europe. Son idée révolutionnaire n'a pas emporté une adhésion immédiate, le sport étant souvent lent à délaisser ses traditions, mais il a fini par faire école.

Le journaliste-auteur relève aussi un paradoxe intéressant: dans plusieurs cas, des gardiens sont devenus célèbres par leurs succès sur la patinoire certes, mais encore plus en raison de l'originalité de leur masque. Exemple par excellence: Cheevers, gagnant de deux coupes Stanley à Boston mais passé à la postérité grâce à son inoubliable masque «à cicatrices».

C'est dans la façon de cacher leur visage qu'ils ont obtenu d'être reconnus...

De nos jours, le masque au design complexe permet au gardien de montrer sa personnalité. Comme le dit Marty Turco, des Blackhawks de Chicago, «on le met, et on devient quelqu'un d'autre». Et ils sont de plus en plus nombreux à devenir quelqu'un d'autre en rendant hommage aux grands du passé, qui ont montré la voie.

Masques est servi par des reproductions photo vernies individuellement en sérigraphie afin de rendre justice à ces œuvres singulières. Ainsi, on leur donne l'occasion de revivre ailleurs que dans le sous-sol de leur propriétaire, pour notre plus grand bonheur.

Le Devoir

MASQUES

Richard Labbé
Art global
Montréal, 2011, 91 pages

BIOGRAPHIE

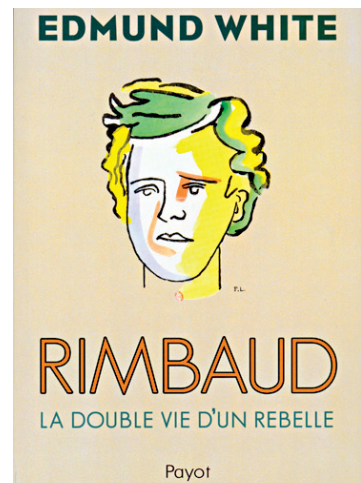
Rimbaud et Verlaine tout crus

PAUL BENNETT

Malgré les centaines d'ouvrages qui lui ont été consacrés, Arthur Rimbaud, «l'homme aux semelles de vent», continue toujours de fasciner et d'intriguer. Un des meilleurs ouvrages parus récemment sur l'auteur du *Bateau ivre* s'intitule *Rimbaud - La double vie d'un rebelle*, de l'écrivain américain Edmund White, déjà auteur d'une biographie de référence sur Jean Genet.

Ce court volume, destiné au grand public et donc dépouillé de l'habituel appareil critique, se veut moins une biographie détaillée qu'un portrait d'écrivain. Tout en puisant dans les plus récentes recherches, l'essai de White se présente comme un effort de synthèse permettant d'éclaircir certains aspects souvent occultés ou camouflés de la vie de Rimbaud, en particulier son homosexualité et sa relation trouble et orageuse avec Verlaine, poète délicat mais alcoolique violent.

Écrivain ouvertement gai, White tente de comprendre



les motifs et de reconstituer les tenants et les aboutissants de la relation — scandaleuse à l'époque — qu'entretint le couple formé par Rimbaud, «l'Époux infernal», et Verlaine, la «Vierge folle» d'*Une saison en enfer*: Rimbaud et Verlaine tout crus, ou tout nus, sans faux-fuyants.

Pour White, l'adolescent de 16 ans que rencontre en 1871 l'auteur des *Fêtes galantes* «incarne l'idéal érotique de Verlai-

ne: le jeune dominateur sexuellement disponible». Alors que pour Rimbaud, adolescent rebelle, grossier et agressif, Verlaine, de dix ans son aîné et marié depuis peu, représente la proie rêvée: à la fois un protecteur qui pourrait lui permettre de s'imposer dans le milieu parisien des lettres et un complice avec qui mettre en pratique sa volonté d'un «raisonné dérèglement de tous les sens».

S'appuyant sur une analyse rigoureuse et stimulante des textes et des faits connus, le *Rimbaud* de White, rédigé dans un style fluide et captivant, brosse un portrait à la fois sensible et crédible du poète libertaire et de son parcours météorique, tout en proposant une interprétation lucide de l'écriture rimbalienne. Réussi!

Le Devoir

RIMBAUD

LA DOUBLE VIE D'UN REBELLE
Edmund White
Payot
Paris, 2011, 200 pages

Il y a les dangereuses,
les maladroites avec la langue,
les coupables,
les extraconjugales
mais la seule qui doit vraiment
vous intéresser...

C'est la
LIAISON
en revue

En librairie
23.03.11

ABONNEZ-VOUS • WWW.REVELIAISON.CA



Il y a ceux

qui ont le don du chant,
de la comédie, de la peinture...

Et vous ?

Vous avez peut-être un don
à faire fructifier en encourageant
L'Interligne et Liaison!

LES ÉDITIONS
L'INTERLIGNE

Liaison
La revue des arts | Acadie | Ontario | Québec

www.interligne.ca · www.revueliaison.ca
613 748-0850, poste 3 · administratrice@interligne.ca